



Le sénateur Mark Hanna, d'après un ancien portrait. C'est la première fois que les traits du célèbre sénateur portant de la barbe sont publiés.

TEMPERATURE

Du 18 janvier 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 18 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps beau vendredi et samedi; vents légers du nord-ouest.

LE

Gén'l Jos Wheeler.

Il y a encore, à l'heure qu'il est, dans l'armée des Etats-Unis, un général qui, durant la récente guerre Hispano-Américaine, a rendu d'innombrables services à la cause de l'Union.

C'est à lui que l'on doit bien des avantages remportés sur les murs de Santiago de Cuba. Loin de nous l'idée de dénigrer l'œuvre des Rough Riders de Roosevelt. Par leur courage, par leur esprit aventureux, par leur mépris de la mort, par leurs actions d'éclat, ils ont mérité les plus chaleureux éloges des autorités militaires de Washington et des généraux de tous les autres pays; mais ils ne sont pas les seuls qu'il faille inscrire sur le livre d'or de la victoire et recommander à la reconnaissance de la République.

Le général Wheeler s'est également distingué, lui et les hommes qu'il avait sous lui. Ce qu'il accompli serait, partout ailleurs, un objet d'admiration pour ses concitoyens, à quelque province ou section du pays qu'ils appartenaient, et le gouvernement s'empresserait de s'assurer le plus longtemps possible les services d'un soldat de cette valeur.

Malheureusement, il a un défaut; ce n'est pas un homme du Nord. Il a un vice originel; c'est non seulement un homme du Sud, mais aussi et surtout un ex-confédéré, et c'est là une de

LA MARINE ALLEMANDE

Le Reichstag va délibérer sur le projet de l'augmentation de la flotte militaire allemande, si cher au cœur de Guillaume II.

Le souverain n'a pas attendu le vote des crédits pour donner tous ses soins à la marine dont il dispose actuellement. A cet égard, les projets accomplis en 1899 sont significatifs.

L'activité impériale a été dirigée d'abord vers la réorganisation des services administratifs de l'armée navale.

Guillaume II a commencé par supprimer le commandement supérieur de la flotte, dont le vice-amiral Knorr était titulaire, et il s'est proclamé lui-même "amiral en chef de la marine allemande." L'état-major de l'ex-commandant supérieur a été transporté à "l'Office impérial". Un inspecteur général de la marine a été créé, et ce poste a été confié, comme on l'a vu, à l'amiral Knorr.

La création d'un ministère de la marine a entraîné celle de tout un corps d'officiers administratifs, tels que : ingénieurs maritimes, ingénieurs mécaniciens, commissaires et médecins de marine, qui ont été pourvus de grades leur donnant rang dans la hiérarchie militaire.

Comme Guillaume II ne néglige aucun détail, il a proscriit un vocabulaire maritime tous les termes empruntés aux langues étrangères. Il a donc inventé toute une langue spéciale, absolument nationale. Ainsi, avait-il fait, dès le début de son règne, pour les menus de la cour, procurant les français de la cuisine impériale!

Telles furent ses réformes administratives.

Les constructions nouvelles. Il n'a pas négligé non plus l'accroissement du nombre des unités de combat. En 1899, on a lancé les cuirassés d'escadre Kaiser-Wilhelm der Grosse et Kaiser Karl der Grosse, les petits croiseurs Niobe et Nympha; ces quatre bâtiments sont sortis des chantiers privés de Kiel, Hambourg et Brême. Les chantiers de l'Etat à Dantzig ont mis à la mer les canonnières Tigre et Lux.

En outre, deux navires sont actuellement à leurs essais, le cuirassé Kaiser-Friedrich III et le grand croiseur Vineta.

Quatre gros cuirassés sont en chantier, ainsi qu'un grand et deux petits croiseurs.

Le cuirassé Kaiser-Wilhelm II et les grands croiseurs Furst von Bismarck, Victoria Luise et Freya vont entrer en construction.

Comme on le voit, sans attendre les crédits demandés au Parlement, l'empereur a déjà augmenté sa flotte de huit gros cuirassés, de neuf croiseurs et de deux canonnières.

La flotte déjà existante n'est pas demeurée oisive. Au début de 1899, il y avait deux escadres l'une, sous le commandement du vice-amiral Thomsen; l'autre, dite des croiseurs, sous le commandement de l'amiral von Diétrichs. La première fit une croisière d'hiver dans la mer du Nord et la Baltique; au printemps, elle s'est rendue devant Lisbonne.

En juin, elle détacha les garde-côtes Odin et Frithiof pour faire une visite officielle à Copenhague.

Le 1er août, Guillaume II constitua une troisième petite escadre, composée de garde-côtes cuirassés, commandée par le contre-amiral Hoffmann. Cette jeune escadre prit part aux grandes

MANÈVRES NAVALES, DU 16 AÛT AN 16 SEPTEMBRE, QUI FURENT DIRIGÉES PAR LE VICE-AMIRAL KÖSTER, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE LA MARINE.

L'été dernier, à la tête de l'escadre de croiseurs, l'amiral Diétrichs fut remplacé par le prince Henri, frère de l'empereur, qui, jusque là, avait commandé la 2e division de cette escadre. A présent, les deux divisions sont réunies sous le prince Henri.

C'est cette escadre qui a fait croisière en Extrême-Orient et qui se trouve encore éloignée de l'Europe. On a déclassé trois croiseurs de type démodé qui en faisaient partie, l'Arkona, la Princess Wilhelm, le Kaiser, et on les a remplacés par des bateaux de nouveau modèle, l'Herta, le Hansa et les canonnières neuves Illis et Jaguar.

Dès que le prince Henri sera de retour en Allemagne, il remettra le commandement de cette escadre au contre-amiral Fritze.

Trop peu de stationnaires.

L'Allemagne a déjà acquis un domaine colonial assez étendu. Elle a donc besoin de stationnaires. Or, la station de l'Afrique occidentale se compose de deux canonnières, Habicht et Wolf. La station de l'Afrique orientale est constituée par deux croiseurs, Schwalbe et Condor. C'est ce dernier bateau qui a été détaché vers Le Cap, dès les débuts de la guerre transvaalienne.

Dans l'Amérique du sud, où les Allemands ont de si gros intérêts, si souvent inquiétés par des troubles, la station allemande se compose d'un seul petit navire, le Geier. Aussi, lors des récentes révolutions du Venezuela, fallut-il confier la protection des intérêts allemands aux navires-écoles Eole, Moltke, Storch et Nixe.

En Australie, où le condit de Samoa vient à peine d'être réglé, l'Allemagne n'était représentée que par deux petits croiseurs, le Bussard et le Falke. Le Falke a séjourné six mois dans les eaux de Samoa. Il a été ramené en Allemagne et remplacé par le Cormoran, auquel on adjoint le See Adler, qui est déjà en route.

On voit donc que jusqu'ici la marine allemande a été disproportionnée aux intérêts politiques et commerciaux qu'elle a mission de protéger. Il s'en faut aussi qu'elle corresponde à l'importance de la marine marchande et du commerce extérieur.

Guillaume II a compris que son pays ne pourrait soutenir le rôle économique auquel il prétend, sans être pourvu d'une puissante marine de guerre. C'est pourquoi, en dépit d'une opposition acharnée, il s'obstine à demander une augmentation de crédits, malgré les engagements qu'il avait pris, lors du septennat maritime. Il y a là, suivant l'empereur, une question de vie ou de mort pour l'Allemagne dans la lutte de rivalité qu'elle a déjà engagée avec l'Angleterre.

L'Almanach Hachette.

Nombre de personnes de la ville et des campagnes se sont adressées à nous pensant que l'almanach de la maison Hachette était en vente dans nos bureaux. Nous avons annoncé, à la requête de la maison, la publication de son almanach, mais nous ne l'avons pas en vente. Pour se le procurer, il faut s'adresser directement à la maison de Paris.

DE CHAMONIX, AU MONT BLANC.

Voici, d'après le "Journal des transports", l'itinéraire qui suivra le chemin de fer qui, par des galeries souterraines, mènera en 1902 de Chamonix au sommet du mont Blanc. Entrée en galerie auprès du hameau de Tacnoz, par 1,100 mètres d'altitude; la voie ferrée suit la crête du glacier de Tacnoz, se prolonge pendant cinq kilomètres dans l'intérieur de la montagne, passe sous l'arête qui relie le Grand-Bachar à l'aiguille du Goûter, et arrive enfin au sommet de cette aiguille, à 3,843 mètres. Là, les voyageurs trouvent une gare-hôtel qui offre tout le confort désirable.

La galerie continue sous le dôme du Goûter vers les rochers des Bosses. Nouvelle gare à 4,362 mètres. On rentre sous les rochers des Bosses, et on arrive aux petits Rochers-Rouges par 4,580 mètres, où se trouve déjà l'observatoire Janssen. Le chemin de fer s'arrête là. Mais, à cette hauteur, on n'est plus séparé du sommet de la montagne que par un plan de neige doucement incliné, de 230 mètres de hauteur. Un câble-tracteur le gravira sans peine.

Certes, les ingénieurs qui construisent cette voie, ont du talent et de l'audace. Ils ont aussi le goût des beautés naturelles. De distance en distance, dans des endroits choisis, des balcons permettront aux voyageurs de contempler ce qu'on appelle un magnifique panorama. C'est en cela que l'ascension du mont Blanc sera en somme assez différente des excursions dans le Massif-Central. La gare terminus sera souterraine; là, dans des galeries creusées, il se créera une ville étrange, habitée par les hôteliers et par les représentants des diverses industries. Les habitants de cette ville, pour avoir monté à 4,000 mètres au-dessus du combain des hommes, seront privés de voir le ciel. En vérité, les ingénieurs auront fait une chose intéressante. Ils sont habiles constructeurs, et tous peychologues. Il fut beau de gravir le mont Blanc, parce qu'on bravait la fatigue et quelque danger. Il sera beau encore de le gravir sans fatigue, parce qu'il est le mont Blanc. La réputation de l'ascension durera, quoiqu'elle ne soit plus justifiée; c'est la récompense des belles réputations. Quelques-uns diront peut-être que, dans plus d'un plaisir, le but est peu de chose, et que l'effort seul importe; et qu'on nous donnait le résultat sans la peine, on ne nous donne presque rien. Mais les touristes n'iront pas moins au mont Blanc, dans le calme paisible des wagonnets. Et ils seront fiers d'avoir gravi la montagne.

Léon XIII et le XXème siècle.

Dans son "Journal d'un Parisien," toujours si intéressant, M. Jules Claretie attribue à l'autre jour au Souverain Pontife, comme à l'Empereur allemand, cette opinion, d'ailleurs condamnée par le Bureau des longitudes, que le vingtième siècle commence en 1900.

En ce qui concerne Léon XIII, l'éminent écrivain a commis une erreur, d'attribution d'autant plus grave que notre calendrier est les calendriers même de l'Eglise romaine, ce qui souligne en pareille matière l'autorité du chef de l'Eglise.

Or, non seulement Léon XIII ne professe pas que le vingtième siècle vient de s'ouvrir, mais encore il a expressément affirmé l'opinion contradictoire dans la bulle par laquelle il autorisait dernièrement les évêques du monde catholique à faire célé-

brer en toutes les églises de leurs diocèses respectifs une messe de minuit, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier.

Dans cette bulle, en effet, l'année 1900 est qualifiée "dernière année du siècle." La question de minuit dont il y est question est accordée à l'occasion de l'Année jubilaire qui, ayant commencé le 1er janvier, doit clôturer le dix-neuvième siècle.

Une autre messe de minuit sera célébrée, par autorisation concédée dans la même bulle, le 1er janvier 1901 à l'occasion de la clôture de l'Année jubilaire.

Les Instituts Pasteur.

Lyons a ouvert le 2 janvier passé un nouvel institut Pasteur. C'est le huitième de France. Après l'institut de la rue Dutot s'ouvrirent, en effet, des instituts Pasteur à Alger, Tunis, Montpellier, Marseille, Bordeaux, Lille et enfin Lyon.

Les établissements de ce genre qui desservent, on le voit, toutes les régions de France, sauf l'Ouest, sont aussi très nombreux à l'étranger.

La Russie n'en possède pas moins de six : à Saint-Petersbourg, Moscou, Samara, Kharkov, Varsovie et Oïessa.

L'Italie en a cinq : un à Bologne, Milan, Naples, Palerme et Turin. L'Autriche Hongrie deux : à Vienne et à Budapest.

Saragosse, Malte, Bucarest, Constantinople, Alep, Tiflis, ont des instituts Pasteur.

L'Amérique du Nord est pourvue de trois de ces établissements : à New-York, Chicago, la Havane; l'Amérique du Sud de deux à Rio-Janeiro et Buenos-Ayres.

Un seul, il est vrai, est en relation directe avec l'institut Pasteur de Paris c'est celui de Lille, qui est en quelque sorte sa succursale unique. Les autres sont des dérivés; ils naissent rue Dutot, et aucun ne se fonde sans l'assentiment ou en dehors de la surveillance des élèves de l'illustre avant, dont ils prennent le nom pour église; et, une fois ouverts, ils deviennent en quelque sorte autonomes.

Les fondations de nouveaux instituts Pasteur se multiplient à l'étranger, et l'année qui vient en verra éclore, sans doute, un grand nombre en France aussi bien qu'à l'étranger.

AMUSEMENTS. CRESCENT THEATRE.

Bien que l'on s'évertue à critiquer les minstrels américains, la foule va toujours les voir et les entendre avec plaisir, quand ils s'emparent d'un de nos théâtres américains. Primrose et Dockstader, ainsi que les membres de leur troupe, sont tellement amusants que l'on a parfois de la peine à trouver un siège au Crescent.

Dimanche, première d'une bouffonnerie qui est appelée à un grand succès. Les Rays—Johnny et Emma—vont nous procurer quelques soirées fort amusantes. C'est un véritable vaudeville qui nous donneront, avec une compagnie très nombreuse et de premier ordre.

GRAND OPERA HOUSE. East Lynne est une des meilleures pièces de l'ancien répertoire américain qui, parfois, l'emporte de beaucoup sur le nouveau. Aussi la salle ne désemplit-elle pas, depuis le commencement de la semaine.

Il y sera de même jusqu'à demain soir. Dimanche, en matinée, première d'une pièce nouvelle qui a déjà fait le tour des deux mondes, et compte faire la conquête du parterre du Grand Opera House. Nous voulons parler de "Cyrano de Bergerac", de ce cadet de Gascogne qui a fait tant parler de lui, de son vivant, et dont on s'est encore plus occupé

aptes au mort; car c'était un brave en même temps qu'un brillant esprit, à la fois bretonneur et auteur.

C'est M. Farnum qui est chargé de remplir ce rôle difficile à interpréter; Miss Esther Lyon remplira celui de Roxane.

THEATRE TULANE.

Denham Thompson est devenu l'idole du parterre de Tulane, depuis dimanche. Son succès ne fait que grandir, à mesure que la semaine avance, et c'est avec bien des regrets qu'on le verra disparaître.

Dimanche nous aurons un spectacle auquel nous ne sommes pas accoutumés—production photographique—à défaut de la troupe de Sol Smith Russell, lequel est tombé malade et est incapable momentanément de se produire en scène. Le public n'y perdra rien, du reste, parce que les exhibitions sont intéressantes. On y verra notamment reproduites de façon à s'y reprendre, les luttes entre Jeffries et Sharkey, les lutteurs les plus renommés de l'époque.

THEATRE DE L'OPERA.

Une grande partie de la troupe de grand opera, qui était allée donner trois représentations à Atlanta, est revenue, hier matin, après avoir obtenu un succès prodigieux. MM. Gauthier, Bonnard, Bouxman et Mme Clément peuvent être fiers de leur succès.

Hier soir, on donnait un théâtre de la rue Bourbon, Sigard, devant une superbe salle. Toutes les curiosités se dirigeaient sur le nouveau théâtre, qui était chargé de rôle, si l'on a soutenu de Sigard, dont les mélodies lentes exigent beaucoup de souffle et de puissantes poussées de son. M. Analdi connaît évidemment son métier. La voix n'a peut-être pas toujours l'ampleur que l'on peut désirer, mais l'artiste la manie habilement.

Les autres artistes. Mme Pacary spécialement et MM. Bouxman et Layolle ont été chaleureusement applaudis.

Demain soir, à la demande de beaucoup d'amateurs, la "Traviata" avec "Cavalleria Rusticana".

Dimanche, en matinée, l'"Africaine", le soir "Véronique", la grand-opéra, en même temps que le grand succès actuel de Paris. La musique est de M. Messager. Un compositeur d'un grand talent.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un bohème endetté reçoit la visite d'un de ses oncles qui, jetant un coup d'œil sur la garde-robe en piteux état de son neveu, ne peut s'empêcher de dire à ce dernier

—Diable, tu n'as pas l'air de rendre souvent visite à ton tailleur.

—Je n'ai pas besoin de me dérangier, il vient assez souvent chez moi!

DEPECHE

Télégraphiques

Le canal du Nicaragua.

New York, 18 janvier.—Suivant une dépêche de Washington au Herald, un membre du comité des relations étrangères aurait dit qu'il y avait entente entre les Etats-Unis et la Grande Bretagne, au sujet du canal de Nicaragua.

Le gouvernement pouvait procéder à la construction, sans craindre la moindre intervention basée sur le traité Clayton-Bulwer.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DEUXIEME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRES

IV

UNE IDYLLE DANS LA FORÊT.

(Suite.)

Quand de la prairie, étalée comme une grande coulée verte au fond de la vallée, on voit flûter à toute vapeur un express sur le

viaduc ajouré, qui paraît étrangement frêle sur le ciel bien, le spectateur éprouve un léger frissonnement.

Le lourd convoi ne va-t-il pas renverser d'une irrépressible poussée les arches blanches les unes sur les autres?

Mais non, le train a déjà atteint l'autre flanc de la montagne et s'engouffre dans un tunnel. L'élegant viaduc, qui n'a même pas frôlé sur sa base de granit, s'empanache d'une longue traînée de fumée blanche qui lentement se dissipe.

C'est là, dit le garde Bourgoïn, en montrant un petit tertre de gazon le long du ruisseau que j'ai trouvé notre Marie-Madeleine.

Lucien de Fontenay regarda l'endroit indiqué et ses yeux se reportèrent au sommet du viaduc.

—Et vous dit-elle serait tombée de là haut? ...

—Elle a été jetée bien plutôt qu'elle n'est tombée, avec force, d'un bras vigoureux. Sans cela sa chute se fut produite beaucoup plus près des arches. Voyez au contraire, il y a bien trente mètres.

Mais cette chute a dû être terrifiante. Comment l'enfant ne s'est-elle pas brisée en tombant sur le sol?

—Il a fallu une manière de miracle, bien sûr! Seulement c'était dans les premiers jours de mars et à cette époque de l'an-

née la neige n'est pas encore fondue dans les bas-fonds. Il y en avait bien à cette place un bon mètre assurément....

—Comment l'avez-vous trouvée?... interrogea Lucien de Fontenay, intéressé malgré lui.

Bourgoïn répondit: —J'étais parti d'assez bonne heure pour aller visiter des pièges à renard tendus dans la sapinière que nous venons de traverser et le bon Dieu voulut que je reprisse le chemin de la plaine de préférence à celui des bois.

Je remontais donc le long de ce petit ruisseau, quand arrivé près du buisson que vous voyez là bas, j'aperçus quelque chose de brun sur la neige, cela ressemblait de loin à un paquet d'étoffes.

Je hâtai le pas et je vous assure, monsieur Lucien, que mon sang se glaça dans mes veines lorsque je vis une petite main toute raide et mignonne qui sortait des vêtements emmêlés.

—Mon Dieu!... m'écriai-je. C'est une enfant? Et je m'empressai de la prendre dans mes bras et de chercher à me rendre compte si elle respirait encore.

Je crus sentir un souffle tiède sur ses lèvres blanches et, ma foi!... je rebrousai chemin dans le but de porter ma trouvaille à ma femme, afin qu'elle donnât à l'enfant les soins nécessaires, si elle en avait encore besoin, car j'avais grand'peur de ne tenir dans mes mains qu'un

petit cadavre!... —Etiez-vous certain qu'elle avait été jetée du haut du viaduc?

—Cela ne faisait point de doute pour moi à ce moment-là, monsieur Lucien. Le corps de l'enfant s'était profondément enfoncé dans la neige et s'y était moulé, pour ainsi dire, jusqu'à une profondeur de quatre-vingt centimètres....

—Une telle épaisseur a dû amortir le choc en effet....

—Il a été quand même très considérable et l'effort principal s'est produit sur la tête de la pauvre petite.... Cette pierre que vous voyez là a dû se trouver juste à point pour déterminer la meurtrissure cérébrale qui, comme dit le médecin, a eu pour effet la paralysie intellectuelle que nous déplorons.

Lucien regarda la pierre et eut un geste d'assentiment. Il commença à s'émouvoir pour une infortune parallèle à la sienne.

—J'emportai la petite en contraindre, continuait le garde, car il fallait avant tout la réchauffer, déridir son corps glacé; je la serrais contre ma poitrine et j'avais rabattu sur elle les pans de mon manteau.

Quand, au bout d'un quart d'heure de course folle, j'arrivai dans la pièce chaude où ma femme vaquait aux soins du ménage, j'étais ruisselant de sueur et je vins tomber étendu dans ma

chaise de paille disposée à demeure dans le coin de la grande cheminée.

—Qu'est-ce que tu as? demanda ma femme inquiète.

—J'ai, ma bonne Française, que voilà une enfant gelée et à demi-morte que j'ai trouvée dans la neige au bas du grand viaduc.

—Est-ce possible?... —Hélas! oui. Prends-la sur tes genoux pendant que je vais mettre un fagot de brindilles sur le feu les souches et faire tiédir une marmite d'eau....

—Mais oui. Dépêche-toi! Elle me prit la petite des mains et commença vivement à la déshabiller pendant que je courais au bûcher et au puits.

Quand je revins avec un seau et un fagot, ma femme était en admiration devant la petite fille qu'elle avait couchée sur son lit.

—Ce n'est pas une petite chrétienne, disait-elle en jouant les mains, mais un ange tombé du paradis. Regarde donc comme elle est belle et si blanche, si blanche....

Et comme Française, je fus en extase.

—Respire-t-elle encore? demandai-je praitivement.

—Je crois que oui.... Mais arrange le feu, cours chez le médecin et ramène-le. Je me charge de rester.

J'obéis, rapidement. Quand Française se chargea de quelque

chose, il n'y a qu'à la servir à son gré, sans discuter ses ordres; on ne pourrait mieux faire qu'elle.

Je ramena le vieux M. Morin, le docteur des Grangettes, et tout de suite, il nous dit que la petite pourrait avoir quelque grosse fluxion de poitrine, mais qu'il ne voyait rien de brisé dans son petit corps très sain et admirablement proportionné.

—Ce sera une fort jolie demoiselle, ajouta le vieux docteur si elle surmonte ce cahot-là.... Comme ça, vous vous chargez de la soigner? ...

—Je crois bien, s'écria ma femme, c'est mon mari qui l'a trouvée et elle nous appartient un peu! ...

—Si on ne la réclame pas, elle court risque de vous appartenir tout à fait.

—Tant mieux, je serais bien reconnaissant au bon Dieu de me donner une belle fillette tout élevée comme celle-ci. Depuis le temps que j'en désire et que je me déssole de n'en point avoir, tous mes vœux seraient comblés d'un seul coup! ...

Et moi j'ajoutai: —Ma foi! je suis de l'avis de la femme et je serais bien content de garder ce joli trésor dans ma maison.

— Braves gens! murmura Lucien de Fontenay qui écoutait le récit de Bourgoïn avec grand intérêt.

—Il y avait peut-être un peu

d'égoïsme dans votre sentiment, poursuivit le garde, —jamais une créature aussi parfaite ne fût sortie de nous,—mais infortuné plus de tendresse naturelle que de calcul, et notre résolution fut spontanée.... J'interrogeai le médecin avidement:

—Croyez-vous qu'on puisse nous la reprendre jamais!

—Mon ami, répondit-il, vous serez fixé là-dessus avant midi et définitivement, à mon avis.

—Comment cela?

—C'est bien simple. Si cette enfant est tombée accidentellement d'un train de nuit, le malheur a dû être signalé à Pontarlier ou à Vallorbe.

—On a dû télégraphier, d'ici ou de là à la gendarmerie des Hôpitaux-de-Jougues et d'un instant à l'autre, vous pouvez vous attendre à voir pointer le képi du brigadier....

Au fond de nos cœurs nous désirions, ma femme et moi, qu'il n'en fût pas ainsi.

—Si, au contraire, poursuivit judicieusement le médecin, il peut y avoir en ce monde des criminels assez complets pour se débarrasser d'un enfant en le jetant dans le vide, comme un paquet, eh bien! soyez tranquille, on ne vous la réclamera jamais....

Nous nous regardâmes, ma femme et moi. Evidemment c'était cette solution-là qui nous plaisait! ...